

art



Ronde poétique

par Sean J. Rose

Le bouleversant plasticien Mircea Cantor pose ses œuvres d'une incroyable justesse au Crédac. L'artiste roumain révèle les travers du monde avec force et délicatesse, sans ressentiment. Quand l'art devient vérité...

Un loup et une biche dans un espace blanc, comme une galerie d'art vide. Ils se tournent autour, s'épient, s'évitent, le loup s'approche, la biche s'éloigne, le spectateur suit du regard le prédateur et sa proie potentielle. Gros plan sur la biche puis sur le loup, c'est un mélange empreint d'angoisse et d'un soupçon de voyeurisme – le loup va-t-il dévorer la biche, la déchiqueter sous nos yeux ? Deeparture de Mircea Cantor est montré en 2005 pour la première fois chez son galeriste parisien Yvon Lambert. La vidéo fera son petit effet à la Biennale de Berlin l'année suivante, elle sera exposée au MoMA de New York trois ans plus tard. Pierre angulaire du travail de Cantor, Deeparture investit un territoire que le plasticien roumain, né en 1977, ne cessera d'explorer – temps suspendu, ouvert, orphique. Dans le white cube d'une galerie, la biche pourrait bien être l'artiste et le loup son marchand, ou le collectionneur prêt à acquiescer son œuvre, ou encore le regardeur prompt à le jauger. On n'assistera pas à la mort brutale du cervidé, l'auteur de Deeparture nous épargne une conclusion gore et n'offre pas non plus de solution univoque. On reste sur sa faim, plutôt sur ce désir qu'attise la pensée.

Ce qui intéresse Mircea Cantor, c'est l'espace où se déploie l'imagination et où circule l'infini du sens. Dans *Les Mondes* (2006), il détourne le titre du célèbre quotidien du soir en lui ajoutant un pluriel, et l'en-tête du journal qu'il a mis sous Plexiglas de nous plonger dans un vertige d'univers possibles. A Tirana, il organise une manifestation où les protagonistes brandissent des miroirs. L'une de ses toutes premières œuvres, lorsqu'il était étudiant à Nantes et s'est vu refuser le visa pour les Etats-Unis (une exposition à New York devait réunir tous les post-diplômés de l'école des beaux-arts), est un autoportrait photographique où il se met en scène en auto-suspenseur avec une parole le verger : All the Directions souligne combien le chemin reste à tracer soi-même et combien on est tributaire du hasard comme du bon vouloir d'autrui. Puisque, pour reprendre un titre de l'une de ses pièces, nous vivons tous sous un Ciel variable (œuvre textuelle in situ, éponyme de sa première exposition

monographique en France au FRAC Champagne-Ardenne en 2007) et que notre avenir n'est pas plus fixé que ces quelques mots tracés dans la buée d'un pare-brise : Unpredictable Future (so – un caisson lumineux, vu notamment dans l'exposition *Airs de Paris*, au Centre Pompidou). Si la vie est imprévisible et qu'on n'est maître de rien, certains coups de dés ont été favorables à celui qui naquit il y a 34 ans à Oradea, près de la frontière hongroise, en Transylvanie. Elevé par sa mère et sa grand-mère (ses parents se sont séparés dès sa tendre enfance), le petit Mircea commença à se faire un œil grâce à l'appareil photo offert par l'aïeule (un luxe sous le régime de Ceausescu) et se passionna très tôt pour l'image. Les études d'art qui s'en suivent, mais aussi les voyages, ne cessent d'aiguiser sa curiosité et de former un regard singulier, sensible à la prose du monde. Avec sa classe, il fait un séjour à Reims : "Ça avait été un véritable choc : cette autre façon de voir les choses, toute cette abondance de biens... De retour chez moi, tout me déplaçait, même le pain, je voulais manger de la baguette." A 20 ans, ayant échoué au concours d'entrée des Beaux-Arts de Bucarest, il consacre une année sabbatique à boulinguer : "Comme ma mère travaillait pour la compagnie des chemins de fer roumaine, j'avais un passe et je pouvais me balader en train à travers tout le pays. J'ai visité les monastères du Nord, c'était une expérience incroyable."

Après son tour de Roumanie, il intègre l'école d'art de Cluj-Napoca, le centre culturel de sa province natale. Là, le jeune Cantor se démarque déjà en proposant une composition abstraite : une spirale sur un fond géométrique ressemblant à des champs vus du ciel, alors que l'exercice consistait à représenter une Madone à l'Enfant d'après un modèle vivant. En deuxième année, un échange avec l'école des beaux-arts de Nantes le conduisit à continuer sa formation en France. La suite sera un enchaînement d'opportunités et de galeries. Avant d'obtenir sa carte de séjour, Cantor a exercé une multitude d'emplois : gardien de musée, graphiste pour l'École de Saint-Cyr, etc., tout en squattant à droite et à gauche car il était sans domicile fixe.

103

Rainbow (2010). Installation, empreintes digitales de l'artiste, encre, 350 x 700 cm.

© Mircea Cantor

art



Tracking Happiness (2009), vidéo,
11 min, Super-16 transféré sur caméra haute
définition. Musique: Adrien Gygis.

104

"Mais avec le recul, je dirais que j'ai eu beaucoup de chance dans ma vie", confesse-t-il avec une candeur souriante. Chance certes, mais pas seulement. Mélange de détermination et d'ingénuité (qu'il n'a pas perdue malgré son succès grandissant), Miroea Cantor n'en serait pas là où il en est si, avant tout, il ne possédait pas un immense talent. Depuis quelques années, les solo shows se sont succédés : Salzburger Kunstverein de Salzbourg, Common Guild de Glasgow, Kunsthaus de Zurich... L'année dernière encore, Heilige Blumen ("Saintes Fleurs") à la Kunsthalle de Nuremberg. Pourtant, hormis l'exposition au FRAC Champagne-Ardenne susmentionnée, Miroea Cantor n'a eu que rarement l'honneur des cimaises françaises. Cet automne, la chose est réparée avec More Cheeks than Slaps au Crédac d'Ivry-sur-Seine. Le centre d'art contemporain du Val-de-Marne, qui déménage à la manufacture des Céillets, inaugure ses mille mètres carrés au dernier étage de l'ancienne usine d'oeillets métalliques et de porte-plumes avec une exposition personnelle de l'artiste. Seront présentées sept pièces, dont le magistral Fishing Fly, un avion MIG (400 x 350 x 148 cm) fabriqué à partir de barils de pétrole et auquel est câblé un harpeçon doré à l'orfin – mirage de richesse matérielle et leurre de pêche "miraculeuse" – et la vidéo Tracking Happiness (A la poursuite du bonheur), où des femmes vêtues de blanc marchent en cercle, pieds nus dans le sable,

chaque balayant les pas de celle qui la précède, ainsi dans une ronde perpétuelle...

Miroea Cantor prend le réel à bras-le-corps, n'hésite jamais à s'inspirer du contexte social ou historique : pour Double Heads Matches, il fait fabriquer vingt mille boîtes d'allumettes à deux têtes dans une fabrique artisanale de Gherla (Roumanie). Mais contrairement à d'autres artistes contemporains, tels l'Helvète Thomas Hirschhorn et ses actions contestataires, ou le Britannique Mark Wallinger et sa gigantesque installation anti-guerre d'Iraq State Britain, il ne donne pas dans un art engagé à bon compte. Ni esthétique documentaire littérale, ni symbolisme grossier illustrant les méfaits de la mondialisation. Miroea Cantor n'ignore pas que la réalité est politique, toutefois, il ne s'agit pas tant pour lui de politiser la création qu'au contraire de poétiser le réel, d'élargir le potentiel poétique de toutes choses. Il incarne ainsi une autre manière de résister : par l'art, et sans ressentiment. More Cheeks than Slaps (Plus de joues que de gifles), œuvre en néon et titre de son exposition au Crédac, fait référence à l'Evangile selon saint Matthieu : "Et moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire, mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre."

Exposition More Cheeks than Slaps, de Miroea Cantor au Crédac, manufacture des Céillets, 25-29, rue Raspail, Ivry-sur-Seine. Jusqu'au 18 décembre. www.credac.fr